

DOLORES PRATO

Brûlures



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

TITRE ORIGINAL

Scottature

À la tête du couvent où j'étais en pension, il y avait une trinité de nonnes toutes égales en pouvoir, conformes dans leurs jugements, synchrones dans leurs actions: la Supérieure, la Maîtresse, la Très Vieille Religieuse.

Dans ce couvent on parlait beaucoup de mystères: quand il s'agissait de mystères célestes, les propos étaient sereins, amples, détaillés; quand il s'agissait de mystères terrestres, ils étaient nerveux, rapides, sous-entendus plutôt que développés: c'étaient des allusions si fuyantes qu'elles ressemblaient au geste de celui qui touche quelque chose de brûlant.

Et en effet, on évoquait souvent certaines "brûlures", sans plus de précisions, que le "monde" avait l'habitude d'infliger à ceux qui avaient trop de familiarités avec lui.

"Le monde", pour qui ne le saurait pas, c'était tout ce qui existait sur la terre en dehors des couvents, qui appartenaient déjà au Royaume des Cieux.

Je ne sais pas pourquoi, mais quand on parlait de ces brûlures, regards et paroles s'adressaient plus souvent à moi, comme si un

Le présent ouvrage a paru pour la première fois à Rome en 1967.

© 1996 Quodlibet Srl.

© Éditions Allia, Paris, 2000, 2020.

sage et lumineux pressentiment avertissait que j'étais plus exposée que les autres à ce genre d'accidents.

Je dois cependant ajouter que la Très Vieille Religieuse se différençait, en ce qui me concernait, des deux autres personnes de la trinité : alors que celles-ci tentaient de me ranger parmi les valeurs fructifères du couvent, elle, sans toutefois me prédire de brûlures, ne cachait guère son désir de se débarrasser rapidement de moi.

Moi, qui n'avais pas de famille "dans le monde", j'étais une sorte de terre de personne : d'un côté de la frontière il y avait un vieil oncle prêtre qui vivait en Amérique du Sud, de l'autre les nonnes. Mon oncle, étant si loin, perdait chaque jour davantage le peu de droit qu'il avait acquis en ayant pensé à moi quand il savait encore que j'existais : elles, les nonnes, étant tout près, consolidaient une sorte de droit acquis par l'usage, contesté par personne, qu'elles m'avaient imposé.

DE cet oncle je conservais en tout et pour tout un souvenir, une bague et une promesse. Le souvenir c'était celui de ses retours de

la chasse, quand il donnait à manger à la chouette, attachée à un billot par une chaînette. À chaque petit morceau de poumon qu'il lui tendait sur la pointe des ciseaux, celle-ci faisait une révérence et lui me disait : "Apprenez la politesse." La bague, il m'en fit cadeau au moment où il allait partir pour l'Amérique et le cérémonial fut tel qu'il me donna l'impression de posséder un joyau chargé de valeurs intrinsèques et historiques. Et c'est également à ce moment-là que naquit, comme un rêve, la promesse. Il m'avait demandé ce que je voulais qu'il m'envoie de là-bas et j'avais répondu : "Des papillons, de toutes les couleurs, grands comme ça". Et j'avais grand ouvert mes deux mains l'une à côté de l'autre. L'oncle me les avait solennellement promis, mais ils n'étaient jamais arrivés ; et moi qui les avais longuement annoncés à mes compagnes, j'avais été mortifiée par cette vaine attente ; mais au fond de moi-même je les attendais toujours.

La vie du couvent ne permettait pas la naissance de rêves nouveaux, excepté celui d'un sublime renoncement : le seul dont on favorisait l'existence.

J'AVAIS désormais terminé les études que l'on pouvait faire au pensionnat et je voulais aller à l'Université, mais je ne savais pas comment échapper à l'Institution, où mon aide était nécessaire et où on ne cessait de me mettre en garde contre les dangers mortels vers lesquels je courais; sans compter que personne ne pouvait venir me chercher de l'extérieur, comme c'était le cas pour les autres jeunes filles.

Mais voilà qu'arriva une lettre de mon oncle.

Ses lettres étaient devenues très rares et témoignaient d'une vieillesse longtemps endiguée, qui se libérait en brisant et effaçant ce qu'il avait été.

Mais il s'était repris pour me dire ce que je devais faire dans la vie. Dans cette lettre il me disait tout: je devais vendre la bague ancienne et, avec ce que j'en retirerais, me procurer un billet de deuxième classe sur un bon navire, puis me rendre chez lui. En Amérique je me marierais; un jeune homme riche et bon m'attendait déjà; en l'épousant j'aurais une vie paisible et beaucoup d'argent; mais si celui-là ne me plaisait pas, je serais libre d'en choisir un autre. Il disait que je ne réussirais ma vie qu'en traversant la mer: rien de ce côté de l'océan, tout de l'autre. Il disait que

les étoiles de l'hémisphère austral m'étaient exceptionnellement favorables, alors que celles de l'autre hémisphère m'étaient terriblement hostiles. Il m'expliquait encore que j'avais un tempérament fait pour la vie et le bonheur, contraire à l'isolement et au renoncement.

Les Révérendes Mères me remirent la lettre déjà ouverte, avec un visage où se lisait si clairement leur désapprobation que toute parole était inutile. La Supérieure et la Maîtresse m'avaient arrêtée sous "les arcades".

"Les arcades", c'est ainsi que l'on nommait une galerie étroite et basse, ouverte sur le jardin, sur laquelle reposait une aile du couvent. Les poutres du plafond étaient pleines de nids; il y en avait tellement que ce n'étaient que pépiements d'oiseaux et battements d'ailes, comme si un morceau de ciel s'était concentré sous ces vénérables poutres; au fond, en haut d'un petit escalier, s'élevait un autel à la Madone; sur les marches, des pots de géraniums s'échelonnaient comme des sentinelles.

Je parcourais lentement la lettre et les deux Mères attendaient ma décision, ou mon impression, je ne savais pas.

Alors que la double clôture de mon existence monacale et du refoulement de mon

tempérament jugulait ma vie, cette lettre m'ouvrait tout grand un espace aussi vaste que l'océan et me poussait dehors. En moi tout disait : "oui", parce que tout ce qui était enfermé en moi avait la capacité de remplir l'espace libre où j'étais appelée pour rire et courir.

Mais quand, voyant que je repliais la lettre, la Supérieure demanda :

– Eh bien ?

Je répondis :

– Je n'irai pas.

– C'eût été une folie, dit la Maîtresse.

– Le pauvre, il est vieux, ajouta la Supérieure, qui tentait d'excuser tout le monde.

Sans doute parce que je continuais à me taire, elles s'ébranlèrent en désenchantant l'air alentour, puis elles s'en allèrent, avec le même synchronisme que lorsqu'elles quittaient le chœur deux par deux.

Je m'assis sur les marches entre les géraniums, et devant moi s'ouvrit une chose si grande qu'elle commençait avec l'océan et s'achevait avec la vie. Moi qui traversais la mer et, de l'autre côté, moi qui vivais. Vraiment MOI, compris ? Moi avec un homme, qui me comblait de joie et de bijoux. Moi, vraiment moi, qui pouvais expulser tout ce que j'avais

en moi parce que là où mon oncle m'appelait c'était bien de le faire, et qu'ici c'était mal. Question d'hémisphère !

Je voyais toutes ces choses nouvelles sans savoir ce qu'elles étaient : un mystère sans peurs, plus grand que l'océan et moi libre, dans cette ampleur vitale. Je sentais que mon oncle avait raison, que mes étoiles étaient celles de là-bas, que je devais traverser la mer, que je devais courir vers lui, parce que, je le comprenais enfin, tous les papillons, c'était là-bas qu'il me les donnerait !

Un pas très doux et légèrement traînant s'arrêta, comme s'il avait voulu arriver jusqu'à la Madone ou jusqu'à moi. J'ouvris les yeux.

Devant moi se tenait la Très Vieille Religieuse qui me regardait d'un air si soucieux que toutes les rides de son visage s'étaient creusées. Elle dit :

– Moi je crois que tu ferais bien d'y aller !

Elle attendit un instant, en se contentant de me regarder, puis elle posa la main sur mes cheveux, s'y attarda, comme pour me transmettre quelque chose, et elle s'éloigna.

NON, je ne pouvais pas partir !

J'étais attachée à mon billot, comme la chouette de mon oncle. Au couvent on m'avait